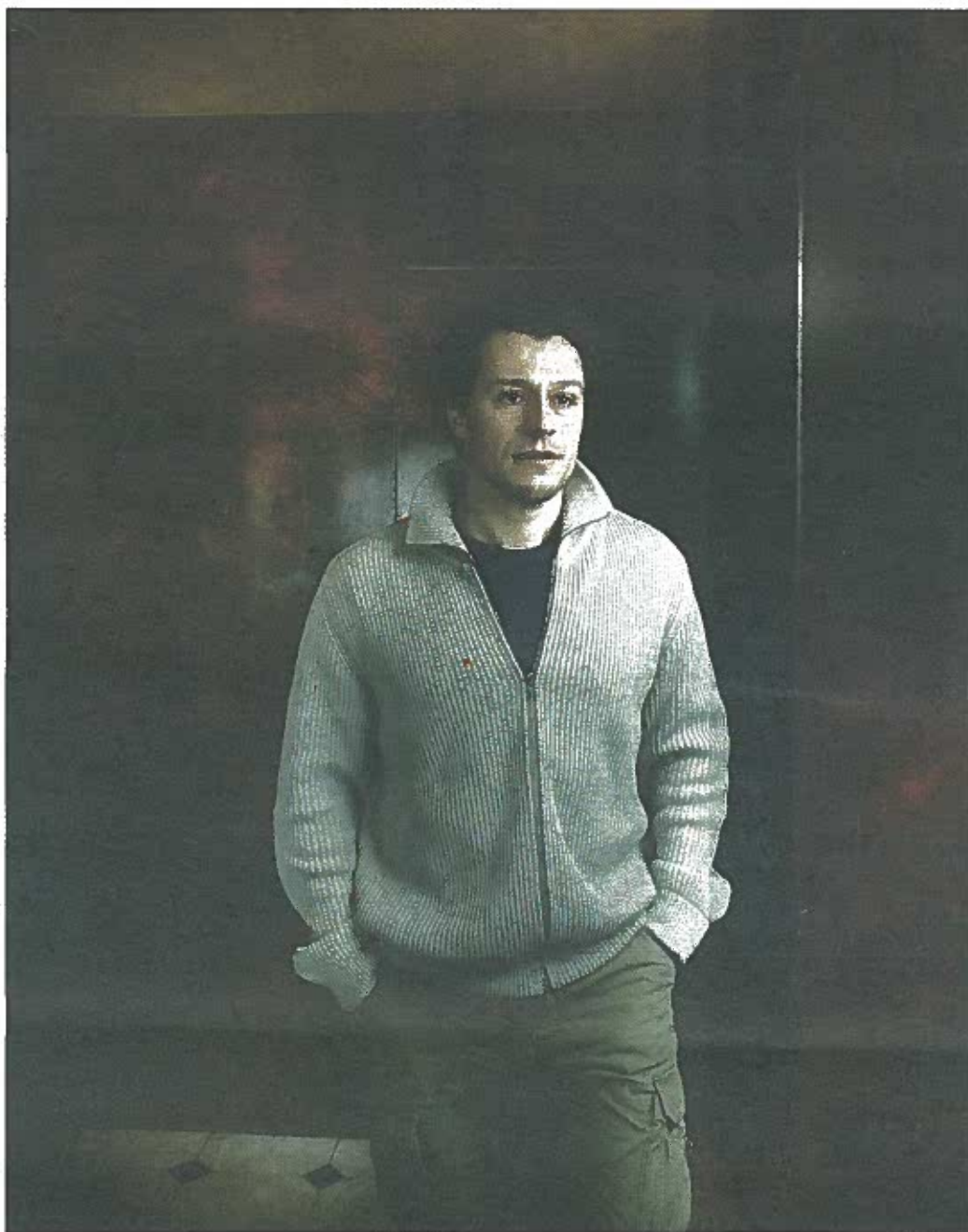


PORTRAIT STEFANO ACCORSI



Oubliez Nicolas et Carla, cet acteur de Bologne forme avec Laetitia Casta un tout autre genre de couple franco-italien.

Frère d'Italie

Par **LUC LE VAILLANT**
Photo **PATRICK SWIRC**

On s'attend à croiser un petit prince renaissant, un Médicis délavé par la distinction, un latin du nord, sobre, retenu, lointain, qui serait resté assis sur son pliant à dérouler le fil de ses rêveries tel un pêcheur de lune laissant siffler le moulinet. Et puis, surgi de l'hiver, un taurillon avenant. Stefano Accorsi est plus râblé et plus costaud qu'imaginé. Il est bouclé, châtain et incarné, quand on le croyait blondi par la morgue lasse des fins de règne. Pull de camionneur, pantalon multipoches et barbe de deux jours, il n'a rien du chlorotique émincé et du bel indifférent que pouvaient laisser supposer ses apparitions cinémas.

Surtout, l'acteur italien qui fait carrière entre Rome et Paris parle un français profus, prolix et enthousiaste. Et il en accélère le débit, comme s'il avait retrouvé ses facilités natives, et qu'il n'était pas question que sa seconde langue ne bénéficie pas du même turbocompresseur. Surtout, il répond avec facilité, sans embarras précautionneux, avide de croquer dans le jarret de l'actualité, de goûter le sel de la politique, et sans les affres pisse-vinaigre des Tartuffe surexposés qui se cachent derrière les jalousies ajourées de leurs privautés.

Cette allégresse culottée, cette facilité à répondre, à enchaîner, à digresser et à retomber sur ses pattes, donnerait presque envie de passer le pont d'Arcole à rebours pour porter le drapeau d'une union transalpine, réactiver le cousinage avec la République sœur, et faire ainsi pièce aux divisions blindées de l'imperium anglo-saxon. Sans doute, ce sentiment de proximité est-il renforcé par le fait qu'Accorsi se trouve être le compagnon et le père des enfants de Laetitia Casta, mannequin peu normé, actrice surprise et d'autant plus Marianne chouchoutée depuis qu'elle a quitté un exil londonien pas du tout fiscal pour élever les bambinis (Sah-teene, 9 ans, née de sa liaison avec le photographe Stéphane Sednaoui, Orlando, 4 ans, et Athéna, 1 an) au fond d'une impasse-villa du XIV^e arrondissement de Paris.

Dans les années 60, les noces furent fécondes entre les cinémas français et italiens. Alain Delon et Claudia Cardinale resplendissaient chez Visconti. Jean-Paul Belmondo et Philippe Noiret faisaient carrière, et sans sous-titres. Catherine Deneuve et Marcello Mastroianni croisaient filmographies et destins. Rome et Paris étaient deux sœurs louves, aux mamelles gonflées où se pendaient avec délice créateurs et comédiens, sans distinction d'origine, ni querelles de préséance. La raréfaction des ressources culturelles en Italie, le repli

nombrilisque des auteurs français et la force d'attraction hollywoodienne ont mis à mal cette relation privilégiée qui ne survit que dans l'alliance imprévue d'un président et d'une chanteuse. Aujourd'hui, deux couples entretiennent la nostalgie de ce temps d'avant la chute et le repli, et d'avant les Janus bouffons, Sarko-Berlu. Vincent Cassel et Monica Bellucci mènent la danse. 45 ans, deux enfants, et des carrières franco-américaines au zénith. Et puis, en dauphins ondoyants, Laetitia Casta et Stefano Accorsi, 30 et 40 ans presque atteint, la Corse et Bologne comme lieux de référence, et une possible reprise du multilatéralisme latin.

Attaché à Fellini («*Tout ce qu'il fait me touche, me fait sourire, me fait mal*»), Accorsi refuse de rester rivé à un passé perdu. Et contre toute raison, il se dit assez optimiste sur la résurgence du cinéma italien. Il explique: «*On est un peu particulier. On a besoin de situations extrêmes, d'être au fond du trou, pour que cela redémarre. Aujourd'hui, il n'y a plus d'argent et la situation politique du pays est catastrophique, mais il y a des envies de cinéma, des auteurs qui s'expriment.*» Et d'évoquer *Il divo*, *Gomorra* et autres films actuels et actifs, sinon activistes. Et de glisser sa tentation de monter des projets d'une même tonalité, comme producteur ou pourquoi pas comme réalisateur. On le sent attiré par le polar politique et son inclination pour des réalisateurs comme Jean-Pierre Melville ou Michael Mann comme son goût pour les récits d'enquêtes sur les dévoiements publics le confirment.

EN 6 DATES

Accorsi a beau vivre en France depuis sept ans, il reste un citoyen italien, viscéralement attaché aux soubresauts d'une démocratie chaotique, consultant *La Repubblica* sur son iPhone pour se tenir au courant des dernières vilénies de Berlusconi. Il est las des moqueries sabbies. Il dit: «*J'aimerais que l'Etat soit considéré comme*

quelque chose de sérieux, que la République de mon pays soit respectée.» Cet électeur de gauche n'épargne pas son camp, se plaint des bisbilles qui minent les partis qui ont sa faveur. Il regrette Romano Prodi, «*compétent, sérieux*», et espère que Nichi Vendola, le président de la région des Pouilles, franc-tireur de gauche, catholique et homosexuel revendiqué, pourra incarner un espoir d'une même force.

Doublement athée, incroyant religieux très constitué et rétif à la dévotion foot qui transit le pays du *calcio*, Accorsi se raconte bien en gamin de Bologne, fier de sa ville rouge, étudiante et intellectuelle, festive et laborieuse. Le lecteur du *Lolita* de Nabokov vante la plus vieille université d'Europe. Et le propriétaire d'un monospace sans pedigree se réjouit de la prolifération locale d'artisans automobiles (Ducati, Maserati, Lamborghini, et Ferrari, tout près), célébrant le grain de folie nécessaire à ces industries.

Du côté maternel, il descend de paysans de Ferrare, devenus marchands de tissu. Côté paternel, on est imprimeur de père en fils. L'été, la tribu familiale descend sur la côte adriatique. Vingt heures par jour, on tient un restaurant de plage, une pailote romagnole, manière de s'activer en commun, de ne pas bronzer idiot ni de finir flemmard ou flambard.

Un peu à l'image du personnage qu'il joue dans les deux films générationnels de Gabriele Muccino, Accorsi n'était pas spécialement déterminé à créer une famille. Comme son personnage, il laissait cela à l'autre sexe, admettant: «*La vie de famille est importante en Italie, où la culture matriarcale l'emporte, où les femmes sont tenues d'assurer dans ce domaine et où les hommes peuvent boiter un peu plus.*» Pour ce qui le concerne, il a longtemps donné la part belle à son travail. Il se souvient: «*Les enfants, ce n'était pas une obsession. Je pensais que cela viendrait en son temps, avec la bonne personne.*»

La bonne personne se prénomme Laetitia. Elle porte la maternité aux nues et peut déclarer: «*J'adore renifler mes enfants. Ils sentent le caramel, le riz au lait.*» Elle lui a fait découvrir la Corse, et il n'était pas question qu'il ne reconnaisse pas que cela en remontrât aisément à la Sardaigne. Quand, aux Césars 2010, elle apparaît, seins épanouis et affirmés, dans une transparence Saint Laurent, il nie toute jalousie et célèbre benoîtement «*la beauté et la poésie*» de l'instant. Peu perturbé, peu doué pour le trauma gratté jusqu'à l'os. Et confiant dans la solidité des solidarités franco-italiennes. ◆